

Introduction générale

Les énigmes de la démocratie sensible

Alain FAURE

Comment étudier la place des émotions dans la politique ? La question paraît simple mais la diversité des réponses, dans leurs contradictions immédiates, annonce une équation piégeuse. En sciences sociales, nombreux sont ceux qui considèrent que les émotions ne relèvent pas de la catégorie ou du concept mais de l'objet. Il convient alors simplement d'en déconstruire avec rigueur (et vigueur) les représentations et les usages. Les politistes qui proposent cette lecture prennent le problème sous l'angle des émotions comme ressource de domination et de manipulation. D'autres analystes considèrent en revanche qu'il s'agit d'une dimension orientant les façons de penser et de vivre en société. Ils s'en saisissent pour discuter l'hypothèse d'un *affective turn* (parfois aussi désigné *emotional turn*) comme on a pu évoquer dans les années 1950 en philosophie un *linguistic turn* ou plus récemment en géographie un *territorial turn*. La piste des affects fait par exemple l'objet, depuis deux décennies, de découvertes importantes dans le champ des neurosciences et elle connaît une embellie significative dans le champ des sciences cognitives. Une troisième voie enfin, qui n'est pas nécessairement médiane, concerne les scientifiques qui considèrent les émotions comme des variables à part entière à condition de les intégrer strictement dans des schémas de modélisation du social et dans des corpus de connaissance spécialisés (on pense notamment à l'influence du behaviorisme).

En lançant l'initiative d'une rencontre académique transversale sur cette question fin 2014¹, nous avons volontairement fait le pari avec Emmanuel Négrier que la question nécessitait d'établir des passerelles entre ces différentes façons de poser les termes du débat. Plutôt que de se demander s'il y a de bonnes ou de mauvaises façons d'observer les passions politiques, nous avons surtout cherché à mettre en discussion les résultats des uns et des autres sur l'hypothèse que la science politique, en raison précisément de son « retard » sur cette question (nous y reviendrons plus loin), pouvait sans doute décaler le regard et dynamiser les

1. Cet appel a permis d'organiser trois demi-journées de débat lors du 13^e congrès de l'Association française de science politique à Aix en Provence (22-25 juin 2015). La section thématique s'intitulait « Les émotions en politique ». Elle est présentée avec toutes les contributions sur un carnet de recherche en OpenEdition [<https://emopol.hypotheses.org/>].

controverses en cours. La présente introduction souhaite brièvement présenter le projet éditorial autour de cette ambition². L'argument est développé en trois temps qui sont autant de défis inhérents à la conduite d'une telle entreprise : disciplinaire, méthodologique et analytique.

Le premier concerne un bref rappel sur les avancées déjà réalisées dans ce domaine. L'interaction des émotions avec la politique a bien sûr fait l'objet de nombreux travaux en sciences humaines. Le bilan permet de distinguer des empreintes intellectuelles majeures en histoire, en sociologie et en philosophie et l'on constate, c'est la première énigme que nous souhaitons mettre en débat, que ces trois traditions se sont développées en parallèle, ne se prêtant que de mauvaise grâce à l'exercice des interactions critiques.

Le deuxième temps concerne un défi en apparence simplement technique et logistique. Toutes les recherches consacrées aux émotions politiques sont confrontées à des difficultés méthodologiques sur la séquence de recueil des données et sur les conditions de leur mise en comparaison. L'objet est multiforme, il semble souvent insaisissable, il place l'enquêteur devant des choix inconfortables. Nous souhaitons discuter les conditions d'une forme de transparence sur les outils de *research design* mobilisés.

Le troisième temps concerne l'ambition théorique de cette entreprise intellectuelle réunissant une trentaine d'auteurs. Si l'aventure des regards croisés demande maturation et formalisation, elle permet d'entrevoir un même élan de postures critiques analysant les émotions sur les trois « e » de l'État, de l'espace et de l'éros. C'est un peu la face cachée de l'ouvrage, non pas qu'elle soit dissimulée ou mal assumée mais parce qu'elle se dessine, au fil des contributions, à partir de l'extrême diversité des façons de porter attention à la *démocratie sensible*.

Pour terminer, nous présentons rapidement l'architecture de l'ouvrage : d'abord huit contributions sur la politique au prisme des émotions (1^{re} partie), ensuite neuf contributions sur les émotions au risque de la politique (2^e partie), enfin cinq contributions sur les enjeux du carrefour disciplinaire (3^e partie). Et la conclusion générale signée par Emmanuel Négrier pointe les quatre dilemmes qui parcourent tous les textes et portent la promesse de nouveaux chantiers de recherche.

Une recherche foisonnante mais segmentée

Dans les sciences de l'homme et de la société, le terrain des émotions politiques n'est pas vierge sur le plan analytique, loin s'en faut, et tout particulièrement dans les champs de la psychologie, de la sociologie et de l'histoire. La thématique connaît aussi depuis vingt ans des développements très dynamiques en neurosciences, en philosophie et en géographie. Dans ce foisonnement, la science politique peut paraître en retard ou en retrait. En y regardant de plus

2. Merci à Emmanuel Négrier, Pierre Muller, Guillaume Gourgues et Ouassim Hamzaoui pour leur précieuse relecture de cette introduction.

près, le panorama se complique un peu. On trouve à la fois des travaux de référence, des contributions éparpillées et des analyses spécialisées. Peut-être ces trois tendances concernent-elles d'ailleurs un même mouvement intellectuel mais elles se développent en parallèle, en mode segmenté, sans constitution d'interconnexions ni établissement de discussions transversales.

D'une certaine façon, la section thématique du Congrès d'Aix en Provence nous a permis de prendre conscience, sur le cas français, de la richesse de ce foisonnement tubulaire. Au départ, nous avons rédigé un texte volontariste d'ouverture à la transversalité en espérant collecter quelques textes. Avec 65 propositions dont plus de la moitié en provenance de la jeune recherche, le débat a changé de nature, presque malgré nous. Une anecdote l'illustre à merveille. Lors de la table ronde finale de la 3^e demi-journée, les échanges avec la salle se sont orientés sur des témoignages en paternité intellectuelle et sur les grands auteurs qui semblaient « incontournables » pour engager une analyse sur les émotions en politique. Ont alors été cités, pèle mèle, des *classiques* aussi divers que Max Weber, Émile Durkheim, Erwin Goffman, David Easton, Howard Becker, Jacques Lacan, Sigmund Freud, Hannah Arendt, Marcel Mauss, Thomas Hobbes, Pierre Bourdieu, Pierre Clastres, Aristote...

Quel fil rouge, quels courants, quelles influences dégager à partir d'une telle pluralité de références ? De façon schématique, il nous semble possible de procéder à un regroupement sur trois trajectoires de pensée, sur trois façons de poser le problème au départ. La première concernerait les *émotions situées*, avec pour l'essentiel des auteurs provenant des champs de l'histoire, de la sociohistoire et de l'anthropologie. La seconde focale concernerait les *passions apprivoisées*, principalement en sociologie et en droit, mais aussi avec le concours d'auteurs mobilisant des corpus en psychologie et en économie. La troisième entrée concernerait les *idées transcendées*, autour d'ouvrages de philosophie et à partir de travaux en psychanalyse, en anthropologie et en linguistique. On le constate immédiatement, ce panorama par entrée disciplinaire pose toute une série de problèmes tant l'entrelacs des références, des outils et des écoles de pensées mériterait des nuances et d'autres clefs de lecture. L'exercice peut cependant s'avérer utile pour montrer que les politistes se sont historiquement positionnés dans un courant ou une ramification plutôt qu'à la confluence de ces trois dynamiques intellectuelles.

Pour les émotions situées, on pense à Fernand Braudel bien sûr et on repère immédiatement les travaux récents des historiens explicitement centrés sur les émotions en politique (Smaghe, 2012 ; Boquet, Nagy, 2011). La science politique s'invite dans le débat avec des chercheurs qui revendiquent une sensibilité sociohistorique (Deloye, 2007 ; Ansart, Haroche, 2007 ; Haroche, 2008 ; Wahnich, 2007 ; Abélès, 2014). Il faut souligner ici que ce segment des connaissances connaît depuis quelques années un essor spécifique dans la jeune recherche

en science politique, avec par exemple des projets plaidant avec talent un double renouveau empirique et théorique³.

Pour les *passions apprivoisées*, le point de départ se situe à la fois en écho à la grande tradition weberienne d'analyse des rationalités de l'action sociale et de la dynamique de rationalisation du monde⁴ et en filiation avec les travaux de Norbert Elias sur la *civilisation des mœurs* (Elias, 1973 ; Muchembled, 2007). Dans le débat français, l'ouvrage intitulé *Les chemins de traverse* (Sommier, Crettiez, 2012) constitue un hommage mérité et une synthèse éclairante pour retracer la façon dont la sociologie politique de Philippe Braud a défriché les émotions en politique dans cette perspective et dont ce dernier leur a donné une dimension incontournable dans la sociologie politique. Réfutant fermement la thèse des émotions comme pathologie, l'auteur du *Jardin des délices démocratiques* (Braud, 1991) a montré comment les émotions étaient à la fois un *lieu de circulation des désirs* et un ressort des régimes démocratiques (Braud, 1996). Son attention pour les enjeux de symbolisation politique, pour la *psychologie des situations* et pour la *coloration émotive* des interactions sociales a inspiré toute une génération de chercheurs. Les travaux récents de Christophe Traïni illustrent ce renouveau avec une modélisation efficace des *dispositifs de sensibilisation* des acteurs (Traïni, 2010), que les dynamiques portent sur les mobilisations (2009) ou sur l'expertise (2015).

Pour les *idées transcendées* enfin, les fondations et les filiations concernent des débats engagés dans les années 1960 en philosophie (autour de Foucault, Barthes, Deleuze...) mais la transition avec les écrits contemporains est plus compliquée à retracer. Cette troisième trajectoire a testé la piste des affects en engageant des controverses avec la psychanalyse (Freud, Lacan) et avec la linguistique (Saussure, Jakobson). Les émotions politiques ne sont pas un objet central mais tous les auteurs s'intéressent à l'expression sensible (affective, charnelle, pulsionnelle) des signes, des mythes et des symboles qui composent le jeu démocratique.

Pourquoi les découvertes de la science politique tirées de ces trois trajectoires et ces trois façons de poser l'équation ne dissipent-elles pas l'impression d'un retard ou même d'un désintérêt ? On suivra volontiers la piste suggérée dans l'ouvrage d'hommage à Philippe Braud qui relate les « combats perdus » dans les années 1970, tant vis-à-vis de la psychanalyse freudienne que dans le dialogue avec la psychologie expérimentale, tant face au structuralisme que dans le rapport aux théories du choix rationnel. Le constat de ces malentendus et de ces échecs nous informe, en creux, sur des césures initiales qui pourraient expliquer la difficulté contemporaine des chercheurs à conceptualiser frontalement et collecti-

3. On pense par exemple aux carnets de recherche en cours de Sarah Gensburger et Sandrine Lefranc sur la place des émotions dans les « enjeux de mémoire » [<http://memorywf.hypotheses.org/>] ou encore ceux d'Amélie Blom sur les émotions dans les mobilisations politiques en Inde, au Pakistan et au Bangladesh [<http://ceias.ehess.fr/index.php?2021>].

4. Pour Weber, « l'action affective », qui est immédiatement déterminée par des émotions, se situe à la limite, voire en deçà de l'action au sens défini par la sociologie compréhensive (c'est-à-dire d'un comportement dont le cours est déterminé par le sens subjectif que lui prête l'agent). L'action conduite en émotion est donc un non objet pour la sociologie (WEBER, 1995 p. 55-56).

vement les émotions en science politique. On constate d'ailleurs que beaucoup de chercheurs déplorent ces fractures sous-disciplinaires en s'étonnant, parfois même en s'indignant, du peu de considération de la communauté scientifique pour certains grands auteurs. Les travaux sur l'épaisseur socio-historique des sentiments, sur le dévoilement sociologique de la domination et sur la transcendance philosophique des idées ont progressé à partir d'un découpage qui, même s'il ne correspond pas complètement à des spécialisations disciplinaires, a conforté une répartition et une division du travail scientifique⁵. Bien sûr, cette activité de professionnalisation des référencements est salubre parce qu'elle permet à des notions et à des résultats d'être mis en discussion de façon approfondie, mais la logique du cloisonnement a aussi produit des effets secondaires défensifs et conservatoires sur la question des émotions en politique. Les fertilisations croisées ont été (plus ou moins consciemment) interdites ou bridées en éloignant les théories sur ce qui devrait rester leur premier objectif: « traiter et résoudre des énigmes concrètes⁶ ».

Il faut enfin noter la frilosité de la science politique à s'engager sur les passerelles la menant à la rencontre de champs de connaissance situés aux frontières des sciences sociales. La discussion a pourtant été amorcée en plusieurs occasions, que ce soit par exemple avec la psychanalyse (Bastide, 1950), avec les sciences administratives (Draï, 1995) ou en relations internationales et en géopolitique (Moïsi, 2008; Hassner, 2015). On pense aussi au dialogue difficile avec la psychologie expérimentale, malgré des avancées (Marcus, 2008) et des tentatives pour ouvrir de nouvelles boîtes de dialogue⁷. Les réticences des politistes à se nourrir des fondamentaux de la psychologie restent vivaces et les coopérations segmentaires. Le fossé paraît encore plus grand concernant l'essor récent des découvertes en neurosciences sur le *cerveau émotionnel* (Damasio, 1995; Gazzaniga, 2014; Sander 2013). Tous ces travaux ont certes un impact ciblé dans la science politique américaine sur des orientations quantitativistes (Hoggett, Thompson, 2012; Demertzis, 2013; Mills *et al.*, 2014). Mais l'hypothèse d'un *affective turn* paraît prise beaucoup plus au sérieux dans les autres disciplines, de la philosophie (Nussbaum, 2010; Malabou, 2013; Le Coz, 2014; Lordon, 2016) à la géographie (Davidson, 2007; Guinard et Tratnjek, 2016) en passant

5. Au lancement de l'appel à projet, nous avons aussi reçu des messages amicaux, y compris en provenance des meilleurs spécialistes de la question, nous alertant sur les risques de l'entreprise: « Attention, le terrain est miné sur le plan académique », « Votre démarche, dans son angélisme œcuménique, rassemble tous les ingrédients pour s'égarer dans des équations insolubles », « Gare aux transversalités sémantiques molles, à l'interdisciplinarité approximative, à l'éclectisme méthodologique confus... » Les alertes nous donnaient des indications précieuses sur la difficulté évoquée dans les premières lignes de cette introduction: la science politique n'a pas encore procédé à une mise à plat des connaissances dans ce domaine et la plupart des chercheurs qui se penchent sur la *politique sensible* reconnaissent qu'ils avancent sur le plan théorique si ce n'est en *terra incognita* tout du moins dans un décor intellectuel inconfortable parce que placé en déficit de légitimité académique.

6. Pour faire écho à la formule conclusive du colloque consacré aux travaux de Norbert Elias (BENNY, NEVEU, 2003).

7. Voir par exemple la section thématique organisée par Jean-Louis Marie et Yves Schemeil au Congrès AFSP d'Aix en Provence.

par le design (Norman, 2005), la psychanalyse (Cyrulnik, 2014), et bien sûr la sociologie (Barbalet, 2002 ; Stets Turner, 2006) et même l'économie (Pridat, 2007 ; Petit, 2015),

Un objet insaisissable

Après le foisonnement conceptuel, le second obstacle (et le second défi) de cet ouvrage collectif porte sur des problèmes de collecte des données : toutes les analyses présentées dans cet ouvrage évoquent à demi-mots une série impressionnante de difficultés de type méthodologique concernant l'inscription des émotions dans des protocoles stabilisés de recueil des données. Dans notre propre expérience de recherche sur les élites politiques locales et la décentralisation, nous avons souvent été confrontés à des situations d'enquête particulièrement déstabilisantes de ce point de vue. La plus difficile à saisir concerne l'émoi (parfois même les larmes) des élus souhaitant expliquer leur engagement politique en détaillant des événements survenus dans leur histoire personnelle, notamment durant leur enfance et leur adolescence. Au terme de plus de 200 entretiens individuels strictement anonymisés (Faure, 2015 ; 2016), nous avons souvent été décontenancés par l'intensité émotionnelle des témoignages. Pourquoi l'entretien sur les premières émotions en politique et les premiers engagements collectifs prend-il si facilement le chemin de l'introspection psychanalytique ? Que nous racontent ces confidences de la part d'interlocuteurs qui sont pourtant des professionnels de la politique rompus aux ressorts de la communication politique ?

Une autre situation de frustration concerne la mesure des atmosphères politiques rencontrées dans les enquêtes prolongées au sein des collectivités locales. Dans toutes les séquences d'observation en immersion (bureaux, réunions, assemblées, couloirs...), *l'esprit des lieux* qui imprègne les échanges politiques contient toujours une part impressionnante d'opacité et de mystère sur le plan émotionnel. On perçoit dans chaque configuration territoriale une combinatoire sur les enjeux de domination qui attache les tensions et les conflits à un écheveau personnalisé inextricable de blessures, de trahisons, de trophées et d'événements fondateurs. L'échec en politique est rarement mis à l'étude (Abélès, 2005) et l'impact des intrigues interpersonnelles et des histoires de sexe et d'amour reste un continent noir. Comment mesurer l'intensité de ces empreintes spatialisées qui sont si profondément inscrites dans chaque histoire personnelle et chaque contexte local ? Comment décrypter et traduire ces vibrations en variables susceptibles d'éclairer les façons collectives de penser et d'agir, sans céder trop rapidement aux classifications des grilles explicatives statocentrées ? Ces dernières semblent privilégier l'appréhension de logiques rationnelles, ou rationalisées et rationalisables, et écartent de fait le registre des empreintes émotionnelles locales⁸.

8. Et la diversité même des modes d'expression de l'émotion (langage, comportement, pratiques) soulève des problèmes infinis de décodage et de traduction. Il y a sans doute un effet de contexte dans cette remarque : la présente introduction est rédigée alors que nous menons une enquête par entretiens sur les premières émotions politiques de maires urbains au Japon...

Une autre frustration encore dans le déroulement des enquêtes concerne les commentaires personnalisés qui sont collectés *out of record* sur la « vraie politique » et sur les « vrais enjeux » que seul un récit sensible est censé pouvoir relater dans toute sa complexité. Que faire du foisonnement des remarques sur les désirs et les passions qui accompagnent sans cesse le descriptif des joutes politiques locales ? Nous avons toujours été intrigué de voir à quel point ces confidences étaient énoncées sur un mode jubilatoire, comme si elles se nourrissaient précisément des jeux langagiers mettant en scène les affects, les filtrant et les manipulant. Une partie du jugement politique ne prendrait-il son sens que dans ce joyeux vertige rhétorique et esthétique ? Dans ces différentes incertitudes d'enquête, la frustration est à chaque fois à la hauteur des promesses entrevues : en devinant les indices sensibles de la politique, on croit pouvoir accéder à des logiques et à des raisons du politique qui échappent au sens commun tandis que nos interlocuteurs, en se dévoilant intimement, se jouent du mystère et opacifient l'équation...

Dans cet ouvrage, tous les auteurs évoquent des frustrations et des défis méthodologiques, que l'analyse porte sur un événement traumatique (une tempête, un attentat, une loi), un sentiment d'appartenance (l'Europe, le village, un groupe), une cause (une lutte, une campagne, un combat) ou un même l'étude d'un instrument (un livre, un dispositif, un programme). Les émotions possèdent des composantes particulières qui les rendent difficilement saisissables. C'est le second objectif de cette entreprise éditoriale collective : la collecte des données, étape généralement peu commentée dans une recherche, apparaît dans les travaux sur les émotions comme un point de fragilité, comme une étape controversée et discutable, comme un défi analytique à part entière. On lira les positions de Sophie Wahnich et de Marc Abélès développées dans la dernière partie de l'ouvrage, qui interpellent le lecteur pour que la science politique pose le problème de l'empirie dans toute sa profondeur épistémologique. On lira aussi les travaux de Christophe Traïni qui attachent beaucoup d'importance aux conditions de balisage des données de terrain mises en débat. Ces trois postures méthodologiques exigeantes, pointilleuses le cas échéant, constituent, dans notre esprit, un préalable au débat collectif⁹. Elles suggèrent de se faire violence par rapport à un certain entre soi académique, elles impliquent aussi, sans doute, d'ouvrir plus explicitement des débats sur les césures, anciennes et contemporaines, qui tronçonnent le savoir académique.

Il nous semble enfin, à ce stade, qu'il faut prendre en compte la densité émotionnelle que le chercheur investit dans ses objets d'étude. Sa capacité d'auto-analyse devient centrale quand les données qu'il recueille le mettent en mouvement et parfois même en danger sur le plan émotionnel. Nous pensons ici à la voie particulièrement novatrice suivie récemment dans deux habilitations à diriger les recherches, l'une en histoire dans la tradition de Paul Veyne sur la

9. On pense aussi aux questions de méthode et aux expérimentations engagées sur l'étude des sentiments du capitalisme (ILLOUZ, 2006).

mémoire et l'ego-histoire (Jablonka, 2012) et l'autre en science politique sur l'épreuve du pouvoir local (Moquay, 2015).

L'État, l'espace et l'éros

Qu'ils soient conceptuels (l'épreuve du foisonnement segmenté) ou méthodologiques (la description d'un objet insaisissable), les défis à relever nécessitent la reconnaissance d'un langage commun et la formalisation d'un cadre de discussion sur les savoirs produits dans les différents champs de connaissance. C'est en creux un motif de questionnement qui traverse tout l'ouvrage : pour évidentes et nécessaires qu'elles apparaissent, les passerelles semblent pour l'instant fort peu expérimentées ou pour le moins mal entendues quand elles sont mises en discussion. Après les rencontres du Congrès de l'AFSP, nous nous sommes demandés s'il n'était pas possible d'imaginer une boîte de dialogue qui fonctionnerait sur le principe du triptyque proposé dans l'analyse de l'action publique entre les trois « i » des institutions, des intérêts et des idées (Hecló, 1994). Aussi proposons-nous pour l'étude des émotions politiques de mettre en discussion les trois « e » de l'État, de l'espace et de l'éros.

Le « e » de l'État concerne la solide tradition d'analyse qui surligne le poids des institutions dans la régulation des sociétés modernes. Le processus de pacification des rapports sociaux décrit par Elias repose sur des mécanismes collectifs de refoulement de l'agressivité, de contrôle des affects, de *civilisation du fantasme* pour reprendre les mots de Pierre Legendre (1976). Pour qualifier ce courant, on retiendra volontiers les avancées conceptualisées autour de la notion d'informalisation (Wouters, 1987). La grille de lecture permet de décrire la combinatoire subtile qui relie la raison (bureaucratique) et les sentiments (d'appartenance) des individus en montrant que les émotions ne sont que partiellement sous contrôle dans le champ politique et qu'elles permettent des émancipations au cœur des institutions¹⁰. La politique des émotions est ici pensée en référence à la puissance étatique mais sans méconnaître les mythes qui alimentent les représentations de l'ordre, du mouvement et de l'unité, et sans mésestimer non plus les grandes idéologies et les *passions des peuples* qui permettent d'occulter le réel et de se projeter au *pays des merveilles* (Burdeau, 1979). Ici, les émotions de l'État relèvent d'une problématique gramscienne : l'hégémonie requiert toujours le consentement.

À l'autre bout de la chaîne, on assemblera dans un même groupe les travaux qui s'intéressent au « e » de l'éros politique, qui décryptent les émotions politiques dans leur dimension symbolique, charnelle, esthétique, morale, sexuée et souvent existentielle. Ces lectures sur la politique sensible diffèrent nettement de celles sur l'État en ce sens qu'elles défendent une tout autre conception de l'analyse scientifique. Le regard porte sur les émotions de basse intensité, les empreintes sont traquées dans la subjectivité quotidienne des individus et au ras

10. À l'exemple de la recherche sur les inimitiés entre les hauts fonctionnaires et le personnel politique (SULEIMAN, 1976).

du sol, la société tient ensemble par les signes que les individus interprètent et reproduisent. Les penseurs revendiquent ici une introspection en profondeur des opinions et des comportements en faisant l'hypothèse que la domination se loge dans les replis complexes du corps et du langage, dans ce que Roland Barthes désigne comme des *fragments* pour en souligner l'intensité fugace (1977). La domination est affaire d'intimité, elle se construit dans les drames et les jouissances du pouvoir enfouis dans chaque trajectoire individuelle (Scott, 2006). Elle se nourrit de l'interpénétration des sens et de leur symbolisation, elle implique d'étudier le lien social dans ses ramifications et ses ressorts psychanalytiques, au risque d'une *rencontre du troisième type* (Pivasset, 1985). Les émotions de l'éros relèvent d'une problématique lacanienne : le pouvoir tire sa force de ce qui échappe à sa compréhension.

Enfin, entre l'État et l'éros, on peut dessiner un troisième groupe de recherches qui interrogent le « e » de l'espace du pouvoir, au fil des interactions tangibles qui mobilisent les acteurs pour sa conquête. On pense bien sûr à l'héritage de la lecture constructiviste sur le jeu des intérêts qui pousse des élites à convoquer les émotions à leur avantage pour organiser le monopole de la violence légitime. Mais on pense aussi aux travaux sur le choix rationnel qui orientent l'analyse sur les stratégies d'expression ou d'inhibition des émotions, y compris dans le champ de la psychologie (Luminet, 2002). L'espace du pouvoir est instrumentalisé par les émotions au sens proposé par Michel Foucault dans ses travaux sur la gouvernementalisation du monde lorsqu'il évoque la *conduite des conduites* des hommes et la capacité des élites à imposer le gouvernement comme un régime de vérité (Foucault, 2004 p. 74-75). Foucault émet l'hypothèse que c'est par le « désir » que la population devient pénétrable à la technique gouvernementale¹¹. Le travail scientifique sur les émotions permet de dévoiler le jeu politique dans la manipulation (plutôt que dans la coercition). La politique des émotions se pense ici dans une cartographie de l'attachement, c'est-à-dire dans un territoire imaginé et construit, où se confrontent des forces de domination, mais aussi de symbolisation – notamment artistique – d'évocation et de subversion (Lefebvre, 1974). Les émotions de l'espace relèvent d'une problématique eliasienne : les passions enferment et libèrent l'individu.

Les trois « e » font écho non pas à des sentiers intellectuels mais ils renvoient plutôt à des traditions critiques en mouvement. Dans chaque groupe, on trouve en effet des intellectuels qui ont marqué les esprits pour leur capacité à faire bouger les lignes, que ce soit Gramsci et Bourdieu sur la question de la domination de l'État, Lacan et Barthes sur l'érotique du langage dans le pouvoir, ou encore Foucault et Elias sur le contrôle sensible des individus dans l'espace. Ces six intellectuels sont des dynamiseurs de controverses, ils ont conçu la production du savoir comme une remise en cause des modèles explicatifs existants. Pour comprendre comment les émotions mettent la politique à l'épreuve (notons en

11. Sur cette voie, des recherches s'intéressent à l'enrôlement du « désir d'État » dans les régimes autoritaires (HIBOU, 2011).

passant que l'inverse est vrai aussi), nous avons privilégié la voie mal balisée que Jacques Rancière nomme joliment le *partage du sensible* (Rancière, 2000) : penser la politique au carrefour de la coercition, de l'esthétique et de l'autocontrôle, au cœur des institutions, des idées et des instruments, tiraillée entre la norme, le désir et le symbole, à l'articulation des sédimentations, des pulsions et des émancipations.

Le plan de l'ouvrage

Les obstacles et les impasses rencontrés pour penser les émotions en politique constituent donc la principale justification de la présente livraison collective. Tout au long des débats du Congrès d'Aix en Provence, nous avons explicitement questionné la façon dont les auteurs traitaient le sujet, dont ils décidaient par exemple de privilégier la profondeur, le dévoilement ou l'empathie. En premier réflexe, c'est d'ailleurs assez logiquement ce découpage qui aurait pu être choisi pour organiser l'ouvrage, au motif qu'il était aisé, sur chaque trame, de pointer des découvertes, de fédérer des sensibilités et de consolider des acquis. Mais nous avons sollicité les auteurs sur une voie moins confortable en leur demandant simultanément de réduire et d'ouvrir les textes. La question de la longueur des textes est sensible chez les universitaires (parfois même fétichisée). Peut-on raisonnablement présenter un terrain et soumettre des hypothèses explicatives décloisonnées en à peine « 30 000 signes espaces compris » ? Notre dispositif technique a contraint les choix scientifiques, il a orienté la teneur des analyses sur une partie seulement des résultats, il a sans doute modelé les diagnostics. Et l'exercice s'est parfois avéré douloureux, notamment pour les jeunes chercheurs imprégnés des centaines de pages de leur thèse. Mais on peut estimer *a posteriori* que la contrainte autoritaire de ce micro-format a donné sa coloration originale à l'ensemble. C'est le dernier enseignement de l'ouvrage : il faut prendre au sérieux l'hypothèse de la *démocratie sensible* en raison précisément des énigmes hybrides non résolues de science politique qu'elle met en débat.

Pour exposer ces énigmes et ces dilemmes, l'intrigue est présentée en trois temps.

Dans une première partie, l'énigme concerne la politique au prisme des émotions. Elle se décline en huit contributions. Ce sont à chaque fois des résultats inédits au sens où leurs auteurs présentent des données qui bousculent des connaissances établies. Les quatre premiers chapitres portent sur l'analyse d'événements dont l'intensité émotive questionne la logique politique : la réaction à une catastrophe naturelle (Véronique Dassié), les sentiments d'amour vis-à-vis d'un espace naturel menacé (Consuelo Biskupovic), les commentaires suite à un attentat (Gérome Truc), la mobilisation face à une injustice (Coline Salaris). Chacun avec leur appareillage méthodologique et théorique, les auteurs décrivent des émotions qui fonctionnent « à la fois comme un moteur et un miroir » (pour reprendre l'expression d'une auteure). Les quatre contributions suivantes s'intéressent à la façon dont une cause est politisée avec des émotions : l'argumentaire

de partisans anti-spécistes (Christophe Traïni), la perception controversée d'un souvenir collectif (Hourcade), le réenchâtement d'un imaginaire territorial (Jordi Gomez), le sentiment d'attachement à un lieu (Jean-Yves Trépos).

Dans une deuxième partie, l'énigme concerne la politique au risque des émotions. Elle se décline en neuf propositions. Les quatre premières concernent la façon dont l'entrée par les émotions peut permettre de reconsidérer la politique : le sentiment d'indifférence à l'Europe (Florence Delmotte, Heidi Mercenier et Florence Ingelgom), l'autobiographie sur des engagements politiques (Christian Le Bart), des rhétoriques genrées à contre-emploi (Clément Arambourou), le déchirement des élites en coulisses (Carole Bachelot). Les cinq chapitres suivants ont pour point commun de repérer les émotions comme une ressource manifeste mais sans que cette variable paraisse pour autant déterminante ou structurante : la colère suscitée par une réforme (Maurice Olive), les émois d'une campagne électorale (Laurent Godmer), la théâtralisation d'un leadership (Rudy Bessard), une attitude de désobéissance collective (Juliette Fontaine), la mise en musique des clips présidentiels (Thibault Jeandemange).

La troisième partie enfin concerne les émotions comme outil de mesure pour décrypter l'évolution de la démocratie. Les textes proposent cinq focales : la charge émotionnelle de la parole publique en sociologie politique (Philippe Braud) ; la construction genrée des affects dans la philosophie aristotelicienne (Crystal Cordell) ; la mesure des stimuli psychiques en science politique (Jean-Louis Marie et Yves Schemeil) ; l'esthétisation des émotions collectives en socio-histoire du politique (Sophie Wahnich) ; le rapport sensible des élites politiques à la mort en anthropologie (Marc Abélès). Ce faisant, les auteurs tentent de débusquer de nouvelles tendances sur la personnalisation des discours et leur érotisation, sur l'invasion des images et des technologies augmentées, sur l'érotisme des nouvelles foules. Pour reprendre une image mobilisée dans l'un des titres de chapitre, ces auteurs font tourner le *carrousel* des disciplines au rythme de montées en généralité ambitieuses et de questionnements existentiels. Mais cette mise à distance n'oublie pas les enquêtes approfondies, qu'elles soient quantitatives ou ethnographiques.

En définitive, c'est peut-être la difficulté du grand écart entre l'empirie fine et les débats conceptuels qui caractérise le mieux les questionnements scientifiques de cet ouvrage. Le *clair-obscur des introspections pluridisciplinaires*¹² nous oblige à discuter le chemin qui va de l'individu à l'ensemble. Analyser l'émotion en politique invite à une pensée dialectique entre des repères extrêmes : l'intime et le collectif, le corporel et le discursif, le spontané et le construit, l'aveuglant et le souterrain, le *in* et le *off* des institutions, le spatial et le temporel, le savant et le politique... La valeur ajoutée est là, dans cette connexion entre les pôles multiples qui fondent la domination politique, qu'elle soit ou non coercitive. Poser l'énigme des émotions politiques revient à s'interroger sur l'enchantement du monde en assumant le risque du multifactoriel. Cela implique de reconsidérer

12. Cf. la synthèse des débats à Aix en Provence : [<http://emopol.hypotheses.org/309>].

et de documenter l'hypothèse d'un *tournant émotionnel*. L'ambition fait écho, nous semble-t-il, aux *sensibilités* du *tournant pragmatique* qu'une nouvelle génération de chercheurs explore dorénavant avec vigueur et curiosité dans la quotidienneté et dans les manifestations les plus ordinaires de l'action publique (Cantelli *et al.*, 2009). Faut-il y voir les indices d'une *démocratie sensible* et revisiter le pouvoir politique en sortant du « champ idéologique de l'Occident moderne » (Clastres, 1974)? Le décor est planté. Au lecteur de faire son opinion.